MON FILM

12 fr

Micheline PRESLE
dans

TOUS LES CHEMINS MÈNENT A ROME

Production SP EVA-Films

No 211. — 6 Septembre 1950.

Entre nous

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs, aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme (court) choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 25 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux.)

GIROFLÉE-GIROFLA. — Veuillez lire ma réponse à **AMOUREUSE DE CONRAD VEIDT.** — June Duprez a tourné : *L'Espion noir, Quatre plumes blanches, Le Lion a des ailes, Rien qu'un pauvre cœur, Dix petits Indiens, Meurtres à Calcutta, Le Voleur de Bagdad, Les Mystères de la jungle.* Elle est Anglaise, née à Londres le 14 mai 1918. — La vedette féminine d'*Échec à la Gestapo* est Kareen Verne.



Gregory PECK
dans
L'Affaire Macomber.
(Photo Artistes Associés.)

ADMIRATRICE DE TINO. — Georges Marchal est né à Piennes (Meurthe-et-Moselle) ; Georges Guétary, à Alexandrie (Égypte) ; Tino Rossi, à Ajaccio (Corse) ; Jean Chevrier, à Lagny (Seine-et-Marne) ; Jean Marais, à Cherbourg (Manche). — Oui, les artistes que vous nommez répondent. — Gary Cooper a quarante-neuf ans.

R. G..., MONTREUIL. — Merci de vos aimables indications et de votre fidélité. — La regrettée Yvette Guilbert était une vedette de la chanson ; sa biographie ne me concerne donc pas. Tous mes regrets.

CAGLIOSTRO. — Orson Welles est né le 6 mai 1915. — Les films les plus récents tournés par Orson Welles « acteur » sont : *Cagliostro, La Rose noire, Macbeth* et *Othello.*

CŒUR TRISTE. — Les insertions de ce courrier sont gratuites. Relisez l'avis de la page 2. — Olivia de Haviland, trente-quatre ans, est mariée à l'écrivain américain Marcus Goodrich et mère d'un fils, Benjamin, né en 1949. Ses films les plus récemment sortis en France, sont : *La Double Énigme, La Vie passionnée des sœurs Brontë, A chacun son destin, La Piste de Santa Fé, La Fosse aux serpents, L'Héritière.* Liste de ses films souvent donnée ici.

UN DUR DE MONTMORILLON. — Oui, Claude Rains joue le fantôme dans *Le Fantôme de l'Opéra.* — Cette scène du *Fils de Robin des Bois* a été tournée à Hollywood. Je n'étais pas sur place et ne puis vous donner ces précisions ! — Oui, Georges Marchal habite Paris, lui aussi...

FIDÈLE AU CINÉMA. — Jacqueline François ne paraît pas à l'écran dans *Scandale aux Champs-Élysées.* Elle n'a fait que prêter sa voix pour les chansons du film. — Dans *Les Anges du péché*, vous avez vu Renée Faure et Jany Holt. — Dans *La Princesse des faubourgs* : les acteurs danois I. Wieselmann (la princesse), E. Rode (la panthère), L. Thomsen (miss Taxi), I. Granjean (la brebis) L. Shoenberg (le pleutre). — Trois questions...

CACTUS D'ALGÉRIE. — Édouard Delmont a débuté à l'écran dans les films provençaux de Marcel Pagnol. Mais, auparavant, il avait fait du théâtre. Il est né à Marseille en 1894. — Gaby Sylvia a tourné *Le Ruisseau, Face au destin, Premier bal, Les Surprises de la Radio, La Femme fatale, Le Mariage de Ramuntcho, Capitaine Blomet, Métier de fous, Mission à Tanger, Amour et Compagnie, Les Femmes sont folles.* Mariée à un directeur de théâtre parisien. Une fille, Catherine, née en 1943. — Pauline Carton, née en 1888, est célibataire. Films récents : *Les Amants du Pont-Saint-Jean, Tierce à cœur, Blanc comme neige, Le Diable boiteux, Le Comédien, L'Ombre, Barry, L'Armoire volante, Amédée, Marlène, Je n'aime que toi, Ronde de nuit, Aux deux Colombes, Menaces de mort, Le 84 prend des vacances, Le Trésor de Cantenac, Tête blonde, Le Furet, L'Ingénue libertine, Le Tampon du Capiston, Le Rosier de Mme Husson.*

CÉSARIOT. — Orane Demazis n'est pas remariée. — J'ignore ces détails concernant Alida Rouffe, Dullac, etc. Je n'ai guère de renseignements sur les acteurs de composition. — André Fouché a tourné *César, L'Enfant de troupe, La Piste du Sud, Le Comte de Monte-Cristo, L'Aventure de Cabassou.* — Orane Demazis a tourné *Marius, Fanny, César, Angèle, Regain, Le Schpountz, Les Misérables, Feu de paille, Le Moulin dans le soleil, Le Mistral, Bagarres.* — Vous me posez exactement douze questions !

DOUDOU C. T. D. — Distribution de *Far-West 89* (1948) : Randolph Scott (Vance), Robert Ryan (Sundown Kid), Anne Jeffreys (Cheyenne), Georges Gabby Hayes (Petti), Jacqueline White (Madge), Steve Brody (Cole Younger), Richard Powers (Jim Younger), Robert Bray (John Younger). Lex Barker (Emmett Dalton), Walter Reed (Bob Dalton), Michaël Harvey (Grat Dalton), et Dean White (Billy, le gamin). — Nous avons vu Montgomery Clift dans *La Rivière rouge, Les Anges marqués* et *L'Héritière.* — Les musiciens qui sont devenus acteurs de cinéma ? Si, par « musiciens », vous voulez dire « chanteurs de charme », citons : Tino Rossi, Georges Guétary, André Dassary, Luis Mariano, Jacques Pills, Jacques Jansen, André Claveau, et, en Amérique : Bing Crosby, Frank Sinatra, Nelson Eddy, etc. — Quant aux musiciens (instrumentistes, compositeurs), ils ne deviennent pas acteurs de cinéma. Mais on a vu à l'écran les petits chefs d'orchestre prodiges : Pierino Gamba (*La Grande Aurore*) et Roberto Benzi (*Prélude à la Gloire*).

TANY. — Greer Garson, trente-sept ans et demi, divorcée de Richard Ney, remariée à Joseph Fogelson. Liste de ses films souvent donnée.

LE DON JUAN MONTARGEOIS. — Maria Casarès, née à La Corogne (Espagne), en 1921, est célibataire. — Erich von Stroheim, né à Vienne le 22 septembre 1885, est marié à Denise Vernac, qui est sa deuxième épouse. — Pierre Blanchar, né à Philippeville en 1895, est marié à Marthe Vinot et père de deux jeunes filles, Pierrette (vingt-trois ans) et Dominique (vingt et un ans).

DOUX PAYS. — Rossano Brazzi habite l'Italie. Affranchissez à 25 francs la lettre que vous lui destinez. Oui, vous devez mettre votre adresse au verso. — Rossano Brazzi a trente-cinq ans, il est né en Italie, à Bologne, et est marié à une Italienne qui n'est pas actrice.

GIGI. — Bing Crosby est né à Tacoma (Washington), le 2 mai 1904. Marié à Dixie Lee et père de famille. — Lana Turner est née le 8 février 1920 à Wallace (Idaho). Divorcée d'Artie Shaw, puis de Steve Crane ; remariée à Robert Topping. Une fille, Cheryl, née en 1943 de son deuxième mariage. — Jean Tissier est né à Paris, le 1er avril 1896. Marié à Georgette Tissier, pas d'enfant.

MÉDITERRANÉE, MES AMOURS. — Dans *Les Nouvelles aventures de Tarzan* (1935) : Herman Brix (actuellement : Bruce Bennett), Ula Vale et Frank Baker. — Distribution des *Lumières de Paris* données no 122, p. 8. — Nous avons publié *Le Voleur de Bagdad* (no 16, épuisé) et j'en ai redonné la distribution dans le courrier du no 110, p. 8.

MADEMOISELLE PINOCCHIO. — *Cendrillon*, le nouveau dessin animé de Walt Disney, sortira en France en 1951. — Distribution de *Un fou s'en va-t'en guerre*, donnée no 184, p. 9. — Bien oubliée cette histoire de « suicide » manqué de Martine Carol, qui date de quatre ans, et sur laquelle on a fait, à l'époque, des commentaires souvent inexacts ! — Voudriez-vous concrétiser, par des exemples, la critique que vous formulez?... L'abondance des demandes nous oblige à la concision, le plus souvent.

DANUBE BLEU. — Je n'ai malheureusement pas qualité pour vous donner ce renseignement, qui est d'ordre sportif. Tous mes regrets...

AMOUR DE GAIL RUSSEL. — Gail Russel (c'est son véritable nom) est née à Bemigi (Minnesota) le 21 septembre 1925. Yeux marron, cheveux bruns, 1m,66. Mariée à un producteur américain. Principaux films : *La Falaise mystérieuse, Les Nuits ensorcelées, Meurtres à Calcutta, Les Yeux de la nuit, Sa Dernière course, La Révolte des fauves, Le Réveil de la Sorcière rouge, L'Ange et le mauvais garçon* et *Traître du Far-West.*



Evelyn KEYES
dans
L'Heure du crime.
(Photo Columbia.)

DONALD DUCK. — Nous avons publié *Échec à Borgia* (no 199). Nous publierons *L'Héritière*, et, peut-être, *La Rose noire.* Pour les autres films, non.

ADMIRATEUR DE TINO. — Tino Rossi est né le 29 avril 1907. — Nous ne publierons pas *Marlène.* — Oui, l'interview de Tino Rossi a paru dans les « Amours de nos vedettes » (« Mon Film », no 174).

Les admirateurs et admiratrices de **GEORGES GUÉTARY** sont informés que le Club Georges Guétary les accueillera s'ils envoient leur adhésion à M. Albert Mainfroi, 67, avenue de la Résistance, à Toulon (Var). Joindre nom, prénom, date de naissance, adresse. Pour une réponse personnelle, joindre un timbre ou, pour l'étranger, un coupon-réponse international.

LOUJUANJULOT. — Films tournés par S. Z. Sakall : *San Antonio, Chanson d'avril, La Fille et le garçon, Le Joyeux phénomène, Romance à Rio, Ne dites jamais adieu, Boule de feu, La Glorieuse Parade, Casablanca, Fleur*

(Suite page 8.)

MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies

1 an. . . . . . . 500 fr. 6 mois. . . . . 260 fr.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de trente francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.

A NOS ABONNÉS

L'augmentation des tarifs postaux ne nous permet pas d'aviser personnellement nos abonnés de la fin de leur service.

Nous prions donc nos abonnés de noter que l'avant-dernier numéro de leur service leur sera dorénavant envoyé sous bande blanche portant en rouge la suscription :

Votre abonnement se termine au prochain numéro.

Le dernier numéro leur parviendra sous bande verte portant en rouge la suscription :

Ce numéro termine votre abonnement.

Dans le numéro sous bande blanche (c'est-à-dire l'avant-dernier), nos abonnés trouveront une formule de versement à notre compte courant postal. Mais nous leur recommandons vivement de ne pas attendre l'arrivée de ce numéro pour procéder à leur réabonnement. Une nouvelle mise en service demande, en effet, un délai de deux semaines ; ainsi, une regrettable interruption pourrait donc se produire.

Pour savoir quand expire un abonnement, il suffit de regarder la bande habituelle d'expédition. Elle porte, par exemple, 42380, 30-12-49.

Ce qui signifie que le service prend fin le 30 décembre 1949.

Nous vous prions de porter les indications vous concernant au verso du talon du mandat de réabonnement.

Nous vous en remercions à l'avance.

TOUS LES CHEMINS MÈNENT A ROME

Lorsque le paquebot *Valparaiso* entra dans le port de Bordeaux, la presse, mise en émoi, avait déjà eu vent d'une certaine histoire de disparition de documents secrets survenue à bord. A vrai dire, les détails manquaient. Mais cela n'était pas pour décourager les quinze ou vingt reporters bien décidés qui, l'œil fiévreux et le stylo en main, attendaient sur le quai l'arrivée du bâtiment. Le plus intrépide, le plus avisé, le plus chanceux de la troupe appartenait au beau sexe : Mady Broque, rédactrice à *L'Étoile du Soir*, n'avait, en fait, rien de beau et elle semblait même, sanglée dans une espèce de tenue-type composée d'une jupe droite, d'un pull-over banal, de chaussures vastes et plates et d'un béret basque, avoir renoncé à toute féminité. Mais, telle quelle, cette grosse fille entre deux âges, solide, vive et dotée d'un prodigieux aplomb, avait coutume de « griller » proprement ses confrères.

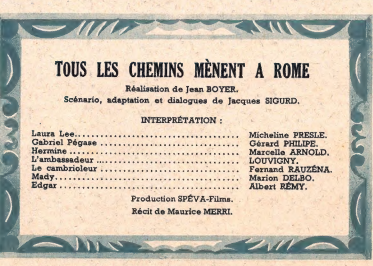
Pourtant, lorsque le *Valparaiso* eut accosté, Mady dut vite déchanter et convenir que « l'affaire des documents » ne méritait pas le sensationnel reportage dont elle avait rêvé. Montée à bord avant ses confrères, elle parvint à « coincer » dans sa cabine l'ambassadeur aux documents envolés. Or cet excellent homme, d'un naturel sociable, mais candide et distrait, commença tout d'abord par avoir peur de cette dame replète et volubile. Après quoi il se montra incapable de satisfaire sa curiosité : il avait perdu d'importants documents confidentiels, en effet; mais il ne savait rien de leur disparition; il avait tout oublié de leur contenu; il ne se rappelait plus leur objet...

Excédée, Mady abandonna à ses confrères l'ambassadeur amnésique et hurluberlu et elle allait quitter le *Valparaiso* lorsqu'un groupe attira soudain son attention : une jeune femme, très élégante, dont la beauté retenait le regard malgré de larges lunettes noires, se dirigeait vivement vers la passerelle, avec la hâte et le visage fermé de quelqu'un qui a un but précis et désire n'en pas être détourné. Elle était suivie de deux porteurs de bagages et d'une jeune fille blonde au sourire discret et au regard myope. Mady arrondit les yeux : elle venait de reconnaître Laura Lee, actrice de cinéma à la renommée internationale. Mady savait que Laura Lee, qui venait de tourner à Hollywood, devait prochainement commencer un nouveau film à Rome. Que venait-elle faire en France, dans cet appareil qui sentait l'incognito, et sur ce bateau où sa présence n'avait pas été signalée ?

Mady, flairant une fois de plus le « reportage sensationnel », bondit sur les traces de la star.

Laura Lee, à terre, se dirigea vers une splendide voiture américaine qui l'attendait. Le chauffeur s'empressa de charger les bagages de la vedette qui, se tournant vers la jeune fille blonde — Kate, sa secrétaire, — lui fit gaîment ses adieux.

— Profitez de votre liberté !... murmura Kate avec un sourire complice. Et téléphonez-moi tous



TOUS LES CHEMINS MÈNENT A ROME

Réalisation de Jean BOYER.

Scénario, adaptation et dialogues de Jacques SIGURD.

INTERPRÉTATION :

Laura Lee	Micheline PRESLE.
Gabriel Pégase	Gérard PHILIPE.
Hermine	Marcelle ARNOLD.
L'ambassadeur	LOUVIGNY.
Le cambrioleur	Fernand RAUZÉNA.
Mady	Marion DELBO.
Edgar	Albert RÉMY.

Production SPÉVA-Films.

Récit de Maurice MERRI.

les jours! Laura acquiesça et la voiture s'éloigna vivement, au grand dam de Mady Broque qui, émergeant enfin d'un groupe de passagers qui lui barrait la route, espérait déjà tenir son interview. Elle se rabattit sur Kate, qu'elle accabla de questions. Mais la secrétaire lui opposa un mutisme complet. Mady ne se tint pas pour battue et, rejoignant son coéquipier Edgar, qui l'attendait dans la voiture du journal, elle lui donna vivement l'ordre de suivre, et en vitesse, la belle voiture américaine. Une étrange chasse à la star, pleine de rebondissements imprévisibles, venait de commencer.

***

Le jeune et déjà fameux géomètre Gabriel Pégase qui, non loin de là, se préparait à faire le premier grand voyage de sa vie, ne prévoyait pas qu'une jolie femme, roulant dans une voiture américaine, allait croiser sa route et bouleverser ses projets. Il partait pour Rome, où il devait assister à un Congrès international de géomètres qui couronnerait sa compétence et ses travaux. Il voyagerait en compagnie de sa sœur aînée Hermine, excellente demoiselle tâtillonne et tyrannique qui l'adorait, le couvait et lui empoisonnait l'existence, mais dont il ne pouvait se passer.

Tout d'abord, le voyage alla sans encombre. Gabriel tenait le volant de sa vieille voiture quinteuse et gémissante. A ses côtés, Hermine, digne et satisfaite, admirait le paysage. Sur le toit de l'antique véhicule, un amoncellement de valises et de paquets attestait qu'Hermine avait pensé à tout. Elle avait également pensé à donner à Gabriel, avant le départ, le texte de sa conférence, qu'avec son étourderie habituelle il allait oublier sur son bureau. C'est que Gabriel ajoutait à la distraction traditionnelle des savants les oublis d'une nature particulièrement naïve et d'interminables rêveries causées par la lecture de romans policiers, dont il était grand amateur... Hermine se félicitait à chaque seconde d'être là pour veiller sur lui. Ce texte, de la plus haute importance, était celui-là même dont il devait donner lecture au Congrès...



Gabriel et Hermine furent sidérés par ce que Laura disait au téléphone.

Hermine et Gabriel s'arrêtèrent pour déjeuner dans une auberge aimable, sur la route. Hermine, en proie à une crampe d'estomac, avait hâte de manger et se plongeait dans la lecture du menu lorsqu'elle s'aperçut que son frère n'accordait aucune attention au déjeuner, ni à elle-même : il était tendu vers la cabine téléphonique voisine, dans laquelle une voix de femme proférait hautement :

— Non et non, je le répète! Je ne veux pas mourir de cette façon-là! Je ne veux pas être empoisonnée!... J'ai accepté de mourir, c'est entendu, mais il est logique que je choisisse ma mort!... Arrangez ça, Kate; que j'aie au moins ces derniers jours sans ennuis!

Les yeux agrandis, Gabriel Pégase écoutait ces paroles incroyables. Son goût du roman policier, sa générosité naturelle, son cœur ingénu s'émouvaient ensemble.

— Comment? reprit la voix féminine avec une espèce d'emportement. Ils me suivent?... Non, rien remarqué... Mais c'est horrible, Kate; ils vont me rejoindre!... Un homme et une femme?... Je pars immédiatement!

Le récepteur fut vivement raccroché, et une très jolie femme, en veste de voyage et pantalon, apparut, bondit au dehors et monta dans une longue voiture américaine qui l'attendait. C'était Laura Lee, qui venait de régler par téléphone quelques détails concernant le scénario de son prochain film et avait appris, de sa secrétaire, qu'un couple de journaliste cherchait à la rejoindre. Mais Gabriel Pégase n'aimait pas le cinéma et ignorait les stars...

En un instant, Hermine, qui n'y comprenait rien, se vit arrachée à son déjeuner, entraînée jusqu'à la voiture et lancée sur la route, de toute la vitesse du vieux tacot, à la poursuite de la voiture américaine.

— Il faut la rejoindre, murmurait Gabriel avec ferveur, la protéger, la sauver! La malheureuse!...

Mady et Edgar, qui suivaient la même piste, eurent la malencontreuse idée de s'adresser à Gabriel pour lui demander s'il n'avait pas vu une grosse voiture américaine bleue, avec une femme et un chauffeur.

— Non! affirma Gabriel avec élan. Nous n'avons rien vu!

Désorientés, et croyant avoir dépassé Laura, Mady et Edgar s'arrêtèrent pour déjeuner, tandis que Gabriel fonçait de plus belle :

— La malheureuse, balbutiait-il, ils sont à ses trousses!... Il faut l'avertir! Nous la sauverons! C'est l'aventure! Nous vivons un roman policier, un vrai! Il y a si longtemps que je rêve de sauver quelqu'un!

Malgré les gémissements d'Hermine, qui mourait de faim et que la vitesse épouvantait, Gabriel faisait accomplir des prouesses à sa voiture hors d'âge. Mais celle de Laura était difficile à rejoindre. Un bienheureux passage à niveau vint au secours de l'héroïque poursuivant : la barrière, en s'abaissant, fit stopper la voiture bleue. Vif comme l'éclair, Gabriel, oubliant sa myopie, oubliant sa solennité habituelle, oubliant la lenteur du rythme de sa vie avec Hermine, bondit jusqu'à l'auto bleue dont il ouvrit la portière violemment, malgré l'intervention du chauffeur de Laura. Mais l'accueil de cette dernière refroidit son enthousiasme et lui rendit son air piteux :

— Laissez-moi, monsieur! criait la jeune femme. J'en ai assez! Je ne dirai rien!... Vous faites un métier odieux!... Partez, vous entendez, partez!

Elle prenait l'innocent Gabriel Pégase pour le journaliste lancé à sa poursuite. Le jeune géomètre, incapable de démêler ce quiproquo, mais sentant que l'inconnue le prenait pour un ennemi, balbutia d'un ton navré :

— Mais je... je ne veux rien savoir...

Laura, étonnée, examina avec attention le visage désolé du jeune homme, son air naïf et ahuri, ses amusantes lunettes, ses cheveux hirsutes et son médiocre veston. Elle se mit à penser qu'elle s'était méprise.

— Mais... demanda-t-elle, radoucie, qui êtes-vous, monsieur?

— Gabriel Pégase, géomètre! proclama l'innocent en se présentant, avec un léger salut.

— Géomètre? répéta Laura. Enfin, monsieur, à quoi rime cette poursuite?

— J'étais au restaurant, tout à l'heure! murmura chaleureusement Gabriel. J'ai entendu votre conversation, au téléphone... Oh! pas exprès! Mais vous parliez fort!... Alors, je sais, je sais que c'est une course à la mort; qu'ils veulent vous tuer!... Vous avez accepté de mourir, c'est très courageux; mais vous ne pouvez pas vous laisser tuer

— J'accepte votre proposition, déclara Laura, non sans ironie.





de malheur, et trouvait scandaleux qu'elle portât un pantalon. Par surcroît, elle mourait de faim, souffrait de crampes d'estomac, que son frère calmait tant bien que mal en lui faisant manger du sucre. Elle souhaitait qu'on s'arrêtât pour dîner, mais, l'intruse ayant proposé d'un air câlin : « Si nous dînions plutôt en Italie, après la douane ? » Gabriel s'était rangé à son avis, et l'infortunée Hermine remâchait silencieusement sa douleur et ses rancœurs.

Le passage à la douane lui réservait pourtant de pires épreuves.

Comme Laura, Gabriel et Hermine, chacun dans une cabine, subissaient la formalité de la fouille, une voix cria victorieusement :

— Les documents du *Valparaiso*! C'est une bande organisée!

Et le préposé à la fouille, triomphant, parut dans le couloir, brandissant des feuillets couverts de dessins mystérieux et de formules incompréhensibles. Derrière lui, Gabriel, à demi dévêtu, clamait :

— Ma conférence! Rendez-moi ma conférence! Je vous dis que c'est ma conférence! Les petits dessins sont des figures géométriques. Je peux vous dire le théorème : toute courbe cycloïdale admettant pour base le centre imaginaire du plan de l'infini engendre, en tournant autour d'un axe isotrope...

Les douaniers se saisissaient de lui sans l'entendre, et Hermine et Laura, surgissant à leur tour, se voyaient pousser, derrière Gabriel, dans un cachot sans paille humide, mais classiquement éclairé d'une mince fenêtre à barreaux et meublé d'un tabouret de bois.

— En prison! sanglota Hermine. Nous! toi, Gabriel!... Voilà comment la France récompense ses savants!... Et j'ai perdu ma valise sur la route. Je n'ai plus rien, rien! J'irai nue!

— Je vous prêterai quelque chose, dit Laura qui, tranquillement étendue sur un bat-flanc, dissimulait de son mieux l'envie de rire que lui inspiraient l'aventure et la hâte chevaleresque de Gabriel qui, menant sa voiture à tombeau ouvert, avait semé sur la route le bagage de sa sœur.

Hermine jeta à Laura un regard noir, puis reprit de plus belle ses lamentations. Laura pensa que l'épisode avait assez duré et, se levant calmement tandis que Gabriel s'efforçait de calmer sa sœur, elle fit quelques pas, s'affaissa commodément près de la porte et feignit un évanouissement complet.

Accourus aux cris de Gabriel, deux douaniers emportèrent Laura vers l'infirmerie. La star, comme si elle revenait à la vie, couvrit ses sauveteurs de protestations attendrissantes et les supplia de la mener à leur chef. Quand elle fut seule avec le gradé, elle put, hors de la présence de Gabriel et d'Hermine, faire savoir qui elle était et répondre de ses compagnons.

— Et promettez-moi, ajouta-t-elle, que ceci restera secret et que je ne serai même pas nommée.

Le chef douanier promit d'être muet comme la tombe.

— Promettez-moi que ceci restera secret !... implora la vedette.



Gabriel et Laura avançaient peureusement dans le hall obscur.

comme ça!... Je veux vous aider! Je ne vous abandonnerai pas!... Je les ai rencontrés, l'homme maigre et la grosse femme! Oui, vos poursuivants... Je les ai mis sur une fausse piste!...

Laura, qui avait cru tout d'abord être en présence d'un fou, comprenait à présent le pittoresque incident dont la gratifiait le hasard. Elle faillit éclater de rire, mais se domina rapidement et, en bonne actrice, se mit à jouer le rôle de la malheureuse poursuivie. Lasse des fracas publicitaires, surmenée par les exigences de la vie de star, elle avait eu ce caprice : débarquer en France incognito et s'octroyer trois jours de vacances avant de se rendre à Rome, où l'attendait un nouveau film. Les deux journalistes signalés par Kate (c'étaient eux, certainement, « l'homme maigre et la grosse femme » dont parlait l'innocent) étaient capables de la retrouver, de compromettre ces trois jours d'insouciance, de paix et d'obscurité... Pourquoi, pour les sauvegarder, ne pas accepter l'aide de ce géomètre naïf? Précisément, le géomètre, en apprenant que la « poursuivie » souhaitait gagner Rome sans être rejointe, eut un sursaut de joie :

— Rome? s'écria-t-il. Mais nous y allons!... Venez avec nous! Venez!... Je ne vous demanderai rien. Je respecterai votre mystère! Je vous protégerai, je vous sauverai!... Oh! ne dites pas non! Vous renvoyez votre voiture; *ils* la croisent; *ils* font demi-tour pour la poursuivre; ils perdent votre trace!... Acceptez et vous êtes sauvée! La mort recule! Vivez!... Ma voiture est là, et moi pour vous défendre!

Au milieu de ce beau lyrisme, Laura, tout en feignant de dramatiques angoisses, pensait froidement que l'idée n'était pas mauvaise et qu'ainsi les journalistes se trouveraient « semés ». Elle descendit de voiture, examina le refuge que lui offrait Pégase et eut sous les yeux une bagnole préhistorique, coiffée d'une montagne de colis et auprès de laquelle une vieille fille, effondrée sur le talus, gémissait que la vitesse lui donnait le mal de mer. Une agréable pensée souleva Laura : jamais aucun journaliste, ni personne au monde, n'aurait l'idée saugrenue d'aller la découvrir dans cet équipage. Ses trois jours de voyage incognito, dans la tranquillité, elle allait les avoir, dans l'ombre d'un jeune mathématicien un peu niais qui lui tombait du ciel.

— J'accepte! soupira-t-elle d'une voix blanche. Je ne sais comment vous remercier!

Transporté d'aise, Gabriel chargea dans sa voiture les valises de Laura. Le chauffeur et la voiture américaine, prenant la route en sens inverse, s'éloignèrent rapidement. Tout se passa, pour cet épisode du moins, comme l'avait prévu Gabriel : Mady et Edgar, de l'auberge où ils déjeunaient, virent passer la grosse voiture bleue. Persuadés qu'elle transportait Laura Lee, ils se ruèrent à sa poursuite. Pendant ce temps, Laura, installée près de Gabriel, se dirigeait tranquillement, dans la direction opposée, vers la frontière italienne.

***

Il n'y eut, tout d'abord, d'autre incident de voyage que la flagrante mauvaise humeur d'Hermine qui, reléguée sur la banquette arrière, considérait avec méfiance et rancune la nouvelle venue. Elle voyait en elle une aventurière, un oiseau



suadé que des êtres humains se dissimulaient dans l'obscurité de la maison.

Mais sa marche hésitante ne cessait de provoquer des cascatelles de musique grêle du plus énervant effet et, croyant être la victime d'agresseurs invisibles, il se prenait les pieds dans les tapis, renversait des meubles, se heurtait le front à des marches d'escalier... Enfin, son geste machinal actionna un interrupteur électrique et, soudain, la lumière se fit. Atterré, Gabriel Pégase constata qu'il n'y avait, dans le hall pas d'autre individu que lui-même, sa sœur Hermine évanouie de terreur et Laura en pleine crise de nerfs. Croyant se battre avec ses ennemis, il avait renversé des tables, des sellettes et des guéridons; quant à la débauche musicale, elle avait été produite par une quantité incroyable de charmantes boîtes à musique, ornées de petits personnages animés, qui se trouvaient sur tous les meubles.

Gabriel Pégase s'épongea le front, puis fonça à nouveau dans l'action : il fallait donner des soins aux deux

D'une paire de gifles, Gabriel fit taire Laura.

On rendit à Gabriel sa conférence, les portes du cachot s'ouvrirent et Laura put penser, en remontant dans la vétuste voiture, que son voyage incognito allait s'achever dans la paix et la tranquillité.

Pendant ce temps, Mady et Edgar, lancés à la poursuite de la voiture américaine, avaient la joie de l'apercevoir à Brignoles, bourgeoisement arrêtée devant le *Café du Progrès*. Ils poussèrent des cris de victoire. Mais ils ne trouvèrent au *Café du Progrès* que Laurent, le chauffeur, qui leur rit cordialement au nez en leur faisant comprendre que sa patronne devait, à pareille heure, se trouver loin de là, sur les routes italiennes. Piquée au jeu, Mady entraîna Edgar jusqu'à leur voiture, et ils repartirent à toute vitesse vers l'Italie.

***

Gabriel et ses passagères, cependant, n'étaient pas au bout de leurs peines. Comme la nuit tombait, un orage diluvien éclata. Obsédé par la pensée de mettre Laura hors de la portée de ses ennemis, le candide géomètre prétendait ne pas lâcher le volant et continuer, en brûlant les étapes, sa course vers Rome. Mais Laura et Hermine, mises d'accord, pour une fois, par leur commune terreur de l'orage, poussaient des cris épouvantés et suppliaient Gabriel de s'arrêter. Bientôt, le toit de la vieille automobile céda à la pression de l'eau qui tombait en cataractes.

— Mais il pleut dans la voiture! s'écria Gabriel scandalisé, tandis que de longues larmes de pluie coulaient sur ses joues.

Soudain, dans le fracas du tonnerre, il eut un cri de joie :

— Nous sommes sauvés : une lumière dans les ténèbres!

En effet, malgré le rideau de pluie, il venait de distinguer la masse grise d'une maison isolée, dont une fenêtre, au premier étage, était éclairée. Les trois voyageurs, laissant l'automobile et son chargement de valises devant la porte, se précipitèrent vers le seuil de la villa providentielle. A leur grande surprise, la porte était entr'ouverte. Gabriel fit un pas en avant, ce qui déclencha une sonnerie éclatante et interminable. Sidérés, les trois rescapés attendirent l'apparition de quelque propriétaire dérangé dans ses préparatifs nocturnes. Rien ne vint.

Gabriel, Hermine et Laura se regardaient avec étonnement et un commencement de frayeur, sans se douter qu'au premier étage, dans la pièce éclairée, deux hommes, délaissant leur travail interrompu, connaissaient des transes plus terribles encore : c'étaient deux cambrioleurs débutants qui, ayant choisi pour leurs premières armes cette riche villa vide de ses occupants, se voyaient déjà découverts, arrêtés, condamnés, perdus...

Tandis que les deux larrons tremblaient de tous leurs membres, Gabriel, Hermine et Laura avançaient peureusement dans un vaste hall, où tous les bruits se répercutaient en écho, mais dans lequel ils ne distinguaient absolument rien. Dans cette obscurité totale, Pégase ne vit pas la main de Laura qui lui tendait son briquet et, malencontreusement, il envoya l'objet à terre. A son cri désappointé, les deux femmes se mirent, comme lui-même, à chercher le briquet à tâtons, et à quatre pattes. Mais ce fut sans succès et cette délicate opération sépara les trois rescapés les uns des autres, chacun d'eux ayant pris une direction différente.

Soudain, un geste brusque de Pégase déclencha une musique mystérieuse, qui fit pousser au trio surpris des cris de terreur.

— Montrez-vous, lâches! cria superbement Gabriel, per-



Les deux cambrioleurs servirent à dîner au trio.

femmes. Pour Laura, qui hurlait toujours, il choisit l'excellente médication de la paire de gifles et la jeune femme se tut, calmée soudain, tandis qu'il s'excusait de cette brutalité obligatoire. Mais pour Hermine, affaissée dans un coin, la tâche fut moins aisée. Désespérant de la sortir de son évanouissement, Gabriel risqua le tout pour le tout et se rua vers le premier étage : si cette maison était habitée, il fallait, coûte que coûte, demander du secours aux occupants.

— Excusez-nous d'être entrés chez vous! balbutia-t-il en découvrant, au premier étage, deux hommes qui le regardèrent avec effroi. Il pleuvait tant... Ma sœur va mourir...

Son air accablé toucha de compassion les deux larrons, qui se mirent à le réconforter cordialement. Ils ignoraient la langue française et s'exprimaient en italien, langue dont Gabriel Pégase ne savait pas un mot. Cette circonstance fit que Gabriel et ses deux rescapées crurent être en présence des propriétaires de la villa. Les cambrioleurs, eux, devinant avec ravissement que ce trio aux abois n'avait rien à voir ni avec les propriétaires ni avec la police, jouèrent leur rôle avec le plus vif empressement : ils ranimèrent Hermine et préparèrent, avec les réserves de la villa, un souper froid auquel tout le monde, eux compris, fit grand honneur.

Trempée de pluie, Hermine, pincée, dut accepter que Laura lui prêtât une robe. On apporta dans le hall les valises de Gabriel et celle de Laura, Hermine ayant perdu la sienne dans les premières péripéties du voyage. La star revêtit un capiteux déshabillé de voile blanc, orné de quelques mètres de plume, et on passa à table. Gabriel, ému par la beauté de Laura, par la chaleur de l'asti, par l'accueil généreux des bons larrons qu'il prenait pour deux grands seigneurs, improvisa un discours de remerciements plein de conviction, tandis que sa sœur, émoustillée et ragaillardie, conversait avec ses hôtes en s'aidant d'un plan-guide et d'un manuel.

Enfin, Laura ayant manifesté le désir de prendre du repos, les deux larrons mirent un empressement extraordinaire à préparer trois chambres pour leurs « invités ». Gabriel, bégayant de gratitude, se retira dans la sienne et, nerveux,

en proie à l'insomnie, se mit à « repasser » à voix haute sa fameuse conférence destinée au Congrès. Soudain, une silhouette blanche se glissa près de lui : c'était Laura qui, entendant cette voix dans la nuit, s'était avancée avec curiosité en passant par le balcon. La pluie avait cessé; un clair de lune mystérieux baignait le jardin. Gabriel et Laura s'approchèrent de la balustrade de marbre qui limitait la terrasse. Laura prit conscience du trouble dans lequel son apparition en déshabillé jetait son « protecteur » et s'en amusa intérieurement. Gabriel, lui, évaluait l'éblouissante beauté de la pauvre victime qu'il avait résolu de sauver, et sa timidité habituelle le rendait muet. Laura eut pitié de lui et demanda, en désignant les feuillets qu'il tenait à la main :

— C'est votre conférence ?

— Oui! répondit Gabriel en s'éclairant. Et je ne vous ai pas encore dit mon théorème ? C'est une découverte qui va bouleverser la géométrie. Je vais à Rome pour que l'on me remette un diplôme, après le Congrès... un Congrès international, avec un banquet.. et je lirai ma conférence, et le théorème...

— Dites-le-moi ? supplia Laura d'une voix caressante. Ce doit être passionnant!

— « Toute courbe cycloïdale admettant pour base le centre imaginaire du plan de l'infini engendre en tournant autour d'un axe isotrope une quadrique de révolution », récita, d'une voix rapide et tremblante, le géomètre, inspiré.

Puis il s'arrêta, conscient de tenir à Laura des discours incompréhensibles auxquels elle feignait — indulgence ?... rouerie ? — de s'intéresser passionnément. Il regarda la jeune femme avec désespoir.

— Pourquoi avez-vous volé les documents ? demanda-t-il soudain.

Laura avait bien oublié cette histoire. Elle esquissa un geste d'ébahissement, puis se souvint, se ressaisit et murmura douloureusement :

— Je ne pouvais pas faire autrement... J'étais acculée! Ils me tenaient!... Si vous les connaissiez, eux! C'est un



Le déshabillé de Laura troublait visiblement Gabriel.

gang, un véritable gang... international, comme votre Congrès ! Quand on est entre leurs mains... Mais vous m'aviez promis de ne rien me demander!

Ce reproche, balbutié d'une voix attendrie et brisée, perça l'innocent Pégase en plein cœur :

— Pardonnez-moi! supplia-t-il tout bas. Mais c'était par... par sympathie...

— C'est bien ainsi que je l'entendais!... soupira Laura avec un sourire tremblé et une expression angélique. Merci, mon ami, merci pour tout!

Gabriel, extasié, était en danger de perdre la tête lorsqu'apparut, sortant de sa chambre, l'irascible Hermine qui jeta sur ce duo au clair de lune un regard désapprobateur.

— Gabriel! ordonna-t-elle péremptoirement. Va te coucher!

Puis, elle se tourna vers l'intruse avec l'expression même du mépris; mais Laura, voltant avec grâce dans son déshabillé blanc, se dirigeait vers sa chambre sans regarder Hermine et en jetant tendrement à Gabriel :

— Jamais je n'oublierai ces minutes, jamais!...

***

Désormais, à l'élan chevaleresque de Gabriel protégeant une femme sans défense devait s'ajouter l'émotion douce causée par le charme de cette femme. Mais le candide jeune homme n'eut guère le loisir de s'abandonner aux charmantes impressions de la naissance de l'amour : dès le lendemain matin, les péripéties reprirent de plus belle.

Tout d'abord, en descendant de leurs chambres, Gabriel et ses compagnes eurent la surprise de traverser une villa complètement dévastée : livres rares et bibelots de prix avaient disparu; tous les tiroirs étaient vides, ainsi que les armoires. Pendant le sommeil des trois voyageurs, les cambrioleurs avaient achevé leur ouvrage.

Gabriel, Hermine et Laura comprirent enfin leur méprise. Gabriel était pantois, Hermine indignée; quant à Laura, elle se prenait à trouver comique cette accumulation d'avatars au cours de ces quelques jours de liberté qu'elle souhaitait paisibles.

— Et les valises ? Les valises ? se mit à crier soudain Hermine en constatant que les bagages de son frère et ceux de Laura n'étaient plus dans le hall.

Il fallut se rendre à l'évidence : les « charmants » hôtes de la nuit avaient également emporté les valises. A ce coup, Hermine éclata :

— C'est fini!... Nous n'avons plus rien! Plus rien!

Mais elle interrompit soudain ses lamentations pour annoncer victorieusement à Laura :

— Et vous non plus! Vous n'avez plus rien! Vous êtes comme nous!... C'est la punition divine!

Cette fois, Laura ne retint pas la crise de gaîté qui la saisissait à la vue de cette furie pleurante et échevelée : elle s'abandonna au fou rire, bientôt imitée par Gabriel, ce qui déclencha une avalanche de reproches fraternels :

— Je ne te reconnais plus, Gabriel! gémit Hermine. Elle t'a changé! C'est un monstre, une créature qui ne respecte rien!

Gabriel répliqua vivement et une dispute éclata entre le frère et la sœur, tandis que Laura, pleine de soupirs, affirmait qu'elle ne voulait pas briser une famille, qu'elle préférait partir, seule à jamais...

— Non! proclama Gabriel. Vous êtes sous ma protection, je vous défendrai jusqu'au bout!

Là-dessus, il entraîna les deux femmes au dehors, subitement terrorisé à la pensée que les voleurs avaient peut-être aussi subtilisé son automobile. Mais non : ils étaient partis dans leur auto personnelle, et la vieille voiture était toujours là, attendrissante, solide au poste. Le trio y prit place et roula jusqu'à Vina Franca, où il s'arrêta pour déjeuner.

A la fin du repas, Laura s'étant levée pour aller téléphoner, Gabriel s'excusa affectueusement auprès de sa sœur de lui avoir parlé avec rudesse. Hermine était chagrine, mais toujours acerbe. Elle jugea que l'absence de Laura durait trop longtemps

(Suite page 10.)

Émoustillée par le chianti, Laura chanta une tendre mélodie.



Pour un gros plan de « Tous les chemins mènent à Rome », l'opérateur mesure au centimètre la distance entre le visage de Micheline PRESLE et l'objectif.

(Photo SPÉVA-Films.)

Entre nous

(Suite de la page 2.)

d'hiver, Remerciez votre bonne étoile et *Les Dolly sisters.*

GASSMANN-JOURDAN. — Nous ne publierons pas *Le Juif errant.* — Vittorio Gasmann est né à Rome, il y a trente ans. Films parus en France : *Le Chevalier mystérieux, La Fille maudite* et *Le Juif errant.* — Nous avons publié *Échec à Borgia* (nº 199). — Renseignements sur Orson Welles donnés et redonnés. — Nelson Eddy a peu tourné, ces dernières années. C'est un chanteur très connu en Amérique, où il fait surtout du théâtre.

LEILA ET FEL, MASCARA. — Le cinéma et les acteurs égyptiens sont absolument inconnus en France ; impossible de vous renseigner sur eux. — Nous ne publierons pas *Voyage sentimental.* Quant à *Mon ami Sainfoin,* je ne sais pas encore.

MARCEL LE CHANTEUR. — Micheline Francey a trente ans. Née à Paris. Oui, elle répond aux lettres.

RAYMONDE WOWEY. — Veuillez prendre un pseudo, nouvelle amie ; je ne suis pas sûre d'avoir bien déchiffré votre signature. — Nous ne publierons pas les films que vous nommez. Tous mes regrets. — Renseignements bien souvent donnés ici pour entrer dans la carrière cinématographique. Relisez notamment ma réponse à **MICKETTE ET JACKIE,** nº 195, p. 8.

UNE PETITE BRETONNE. — Gentille lettre. Pourquoi ne pas écrire plus souvent ? Vous aussi êtes très sympathique, bien que votre description de ma personne soit franchement inexacte en tous points... — Votre lettre a été transmise à Marcelle Derrien.

MONSIEUR X. Y. Z. T. — Lina Walls, artiste lyrique, ne fait pas de cinéma. Du moins jusqu'à présent...

FORGET ME NOT, MONTLUÇON. — Georges Marchal porte son vrai nom. — Michel Auclair a tourné : *Les Malheurs de Sophie, La Belle et la Bête, Les Maudits, Éternel Conflit, Manon, Le Paradis des pilotes perdus, Justice est faite, Pas de pitié pour les femmes, L'Invité du mardi.* — Nous ne publierons pas *Je n'aime que toi.*

UNE PARISIENNE EN EXIL. — Jean Marais, qui aura trente-six ans en décembre prochain, est né à Cherbourg. Jusqu'à plus ample informé, et malgré des contestations diverses, je considère qu'il porte son vrai nom.

COCHON ROSE. — Vous me posez environ vingt questions. La formule « trois questions et non trois séries de questions » de l'avis de la page 2 est-elle si mystérieuse ? — John Derek est né à Hollywood, le 21 août 1926. Il a les cheveux noirs, les yeux noisette et mesure 1m,78. Marié à Patti Baehrs depuis octobre 1948. Nous l'avons vu dans : *Les Ruelles du malheur,* et on le reverra dans *Les Fous du Roi* (*All the King's men*), le film qui a remporté le dernier « Oscar », ainsi que dans *La Revanche des Gueux.* — Van Heflin est né à Walter (Oklahoma), le 13 décembre 1910. Marié et père de famille. Nous l'avons vu dans : *L'Emprise du crime, Possédée, La Pluie qui chante, Le Pays du « Dauphin vert », Johnny roi des gangsters, La Piste de Santa-Fé, Le Sang de la terre, Les Trois Mousquetaires.* — Le personnage qu'interprétait Errol Flynn dans *La Tornade* était le capitaine Donny Roark.

TOSO MARIO. — Le regretté John Gilbert était né le 10 juillet 1894, à Ogden (Utah). Il épousa en premières noces Leatrice Joy, puis, en secondes noces, l'actrice de théâtre Ina Claire. Il mourut en janvier 1936 d'une maladie de cœur. Principaux films : *La Grande Parade, Bardelys le magnifique, Les Cosaques, La Bohème, Rédemption, La Prison du cœur, Les Masques de Satan, Les Nuits du Désert, Le Chemin du péché, Le Bateau ivre, La Reine Christine, La Chair et le Diable* et *Anna Karénine* (1re version). — Le regretté Lon Chaney était né à Colorado Springs, le 1er avril 1883. Il mourut à Hollywood en août 1930 d'un phlegmon à la gorge. — Principaux films muets : *Le Miracle* ; *Olivier Twist,* avec Jackie Coogan (rôle de Fagin) ; *Notre-Dame de Paris* rôle de Quasimodo) ; *Le Fantôme de l'Opéra* ; *Larmes de Clown* ; *Ris donc, Paillasse* ; *La Tour des Mensonges* ; *Le Club des Trois* ; *La Route de Mandalay* ; *Loin vers l'Est* ; *Le Monstre* ; *L'Oiseau noir* et enfin *Tonnerre.* — Oui, « Mon Film » a des abonnés en Amérique, au Canada surtout.

AUX YEUX DU SOUVENIR. — Ces énumérations seraient beaucoup trop longues. Votre demande représente une quarantaine de questions ! Comment pourrais-je vous répondre dans un courrier où la place est si mesurée ? — Georges Marchal a eu pour partenaires : Micheline Presle

(Suite page 9.)



a rêvé tout haut s

Confidence recueillie p

Vingt ans, jolie, bien faite, intelligente, Colette Ripert ferait, j'en suis sûre, une brillante conférencière, car elle joint à une merveilleuse facilité d'élocution une voix douce et un dynamisme de charme que l'on ne rencontre pas souvent.

DU STUDIO A LA SCÈNE

— Je suis née dans le Midi, à Pernes-les-Fontaines, à côté d'Avignon, et c'est certainement ce qui explique mon amour passionné de la nature. Je suis très sensible au temps, aux arbres, aux plantes, aux bêtes et, si j'admire les beaux monuments construits par les hommes, rien ne m'émeut comme ce qui fut créé par la main de Dieu.

— Pourquoi donc êtes-vous venue à la vie d'actrice, brûler derrière les feux de la rampe ?

— A quinze ans, je n'étais encore jamais entrée dans une salle de spectacle. Je voulais être danseuse, par instinct et parce que j'avais des camarades qui se préparaient à cette carrière; j'avais assisté à leurs répétitions et il me plaisait de traduire les sentiments et les drames de la vie (j'en avais déjà une vague idée, mais nous n'insisterons pas là-dessus !) avec de gracieux mouvements. Ma mère, qui m'aime tant, et n'avait que moi en ce monde, s'y opposa, ma santé lui étant plus précieuse que mon succès.

— Mais ensuite ?

— Il y avait un centre des Comédiens de l'Écran, à Nice, et quand cet institut est venu à Paris je l'ai suivi, en entraînant maman dans la course. Alors j'ai commencé à passer des auditions, à figurer dans des films et, d'une phrase à l'autre, j'ai fini par décrocher des rôles...

— Combien de films avez-vous tournés ?

— *Les Jeux sont faits, Occupe-toi d'Amélie, La Dame de chez Maxim's* et *La Peau d'un homme*. Au théâtre, *Le Don d'Adèle,* avec Gaby Sylvia. C'est dur de jouer et de tourner en même temps; si je n'avais pas maman, je ne sais ce que je deviendrais. La pauvre supporte mon terrible caractère et mes mauvais moments.

— Vous n'êtes pas si mal que vous le dites.

— J'ai un grand défaut : je suis impulsive et trop franche ; cela me fait du tort.

— Auprès des médiocres. S'il vous reste peu d'amis, ils n'en sont que plus attachés... Avez-vous quelque idée de ce que valent les hommes ?

— Je les connais beaucoup en tant que camarades, mais pas en tant qu'hommes. Je m'en méfie, car mon plus vif désir est de pouvoir un jour me marier en blanc...

LE RÊVE

La phrase, si ravissante parce qu'on ne l'entend plus, est tombée dans la lourde atmosphère des coulisses du théâtre comme un bouquet nuptial sur le chapeau d'un clochard. Colette Ripert s'est cependant fardé les lèvres, d'un geste machinal, simplement professionnel, et continue :

— Je me marierai, car je désire des enfants, et je vois à l'avance celui à qui je me confierai.

— Alors, dites, comment sera-t-il ?

— Physiquement très sain, très sportif, avec de beaux yeux, de belles dents et de jolies mains.

— C'est assez appétissant !... Et au moral ?

— Je serai encore plus difficile... Je serai très sévère au point de vue de la franchise, car il n'y a pas de bonheur possible avec des menteurs...

Colette Ripe

E NOS VEDETTES

Ripert

on futur bonheur.

par Paule MARGUY.

» J'espère qu'il aura, avant tout, cette intelligence humaine qui rayonne, et non cet esprit de négation qui rend les gens cyniques et répand le noir dans les cœurs sincères.

— Aurez-vous de longues fiançailles ?

— Sûrement! Je suis « fleur bleue », et l'attente est l'apéritif de l'amour... Aujourd'hui, on précipite tellement les sentiments qu'ils perdent leur sens.

— Épouserez-vous un comédien ?

— On ne peut pas dire : j'épouserai ou n'épouserai pas. Je me fixerai où sera mon amour, mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est qu'il soit absolument réciproque. En partant sur cette base, on peut vaincre bien des difficultés.

— Naturellement.

— Je serai aussi souple que possible avec mon mari, mais j'exigerai qu'il me raconte des histoires.

— De quel genre ?

— Des contes de fées.

— Et pourquoi non ? Il sera peut-être écrivain, ce mari !

— A moins qu'il ne soit compositeur... Dans ce cas, il ferait ma joie.

— Et il écrirait les contes de fées en musique ! A moins qu'il ne soit encore dessinateur et qu'il les écrive en couleurs, sur l'écran...

— J'aurais aimé épouser Walt Disney... De toute façon, si c'est un créateur, un artiste, il me bouleversera, donc je l'aimerai.

— Mais si c'est un monsieur toujours occupé, comment vous racontera-t-il des histoires ? Imaginez un commerçant, par exemple, du matin au soir pris avec ses vendeuses, ses secrétaires, ses clients !

— Il restera le réveil, jette triomphalement, dans un cri victorieux, cette jeune fille adorable. J'espère qu'alors nous aurons une superbe maison entourée d'un grand jardin et dont je changerai souvent les meubles de place.

» Mais, avant le mari, il faudra l'appartement, soupire Colette Ripert, ou la maison. Maman et moi, nous devrons d'abord régler ces détails domestiques. Il faut aussi que je ne manque jamais de travail.

— Condition essentielle à l'indépendance féminine... Êtes-vous coquette ?

— Oui, bien sûr !... J'aime me vêtir selon le temps, ce que j'ai à faire dans la journée et les saisons. Je préfère porter une robe moins à la mode, mais qui me va tout à fait. Il faut se mettre en harmonie avec le temps, le travail, le lieu où l'on se situe...

— C'est cela, la véritable élégance.

— J'ai plus de pantalons que de robes...

— Avez-vous encore des souhaits à formuler ?

— J'aimerais aller aux Indes. Surtout au Thibet.

— Qu'est-ce qui vous y attire ?

— Les hommes qui vivent si près de la nature. Et leur religion.

— Je le comprends.

— Je voudrais aussi, intensément, avoir à mon service une vieille, bonne et grasse Négresse dévouée. J'aime beaucoup les Noirs.

— C'est tout ?

— Et vous pouvez conclure en disant que je voudrais être choisie pour tourner *Le blé en herbe*. Précisément, Colette est un écrivain qui possède ce grand art de faire aimer les choses et les gens tels qu'ils sont et de les décrire en toute vérité dans un langage magnifique...

rt à la scène.





Avant de tourner une scène de « Tous les chemins mènent à Rome », Gérard PHILIPE et Micheline PRESLE contrôlent leur maquillage.

(Photo SPÉVA-Films.)

Entre nous

(Suite de la page 8.)

dans *Fausse Alerte*; Jacqueline Laurent et Ginette Leclerc dans *L'Homme qui joue avec le feu* ; Madeleine Robinson et Madeleine Renaud dans *Lumière d'été* ; Madeleine Sologne dans *Vautrin* ; Michèle Philippe et Nicole Maurey dans *Blondine* ; Renée Saint-Cyr dans *Paméla* ; Odette Joyeux dans *Échec au roi* ; Jacqueline Pierreux dans *Les Démons de l'aube* ; Maria Casarès dans *La Septième porte* ; Renée Faure et Hélène Vita dans *Torrents* ; Danielle Darrieux dans *Bethsabée* ; Madeleine Sologne dans *Figure de proue* ; Micheline Presle dans *Les Derniers jours de Pompéi* ; Dany Robin dans *La Passagère, La Voyageuse inattendue, La Soif des hommes* ; Annabella dans *Dernier amour* ; Jeanine Crispin dans *Au Grand Balcon.*

Y'A PAS A HÉSITER. — Manquent à votre liste des films de Charles Lemontier : *Le 84 prend des vacances, Nous avons tous fait la même chose* et *Minne, l'ingénue libertine.*

CHOUNIK. — Nous avons publié *Échec à Borgia* (n° 199). — Il faut que vous me lisiez bien distraitement pour affirmer que je ne parle jamais d'Orson Welles dans ce courrier. Précisément, cet acteur-metteur en scène semble faire des ravages parmi mes lectrices. En outre, je l'admire beaucoup. Vous voyez, que nous sommes en sympathie, elles, vous et moi! — Écrivez à Paule Marguy, à « Mon Film », une lettre séparée, en ce qui concerne votre désir de lire son interview. Les « Amours de nos vedettes » sont son domaine et non le mien.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film » : 1, 2, 3, 5 à 25, 27, 28, 30, 32, 33, 35, 36, 39, 51, 57, 74, 76, 78. Écrire à M. Marcel Berube, 26, avenue Maisonneuve, Québec (Canada).

LECTRICE recherche les numéros 16 et 80 de « Mon Film ». Faire offre à Mme Laforge, « La Petite Chouanière », chemin de la Papillaie, Angers (Maine-et-Loire).

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film » : 3, 9, 10, 19, 21, 35, 39, 44, 50, 52. Écrire à M. Léo Monnely, Pont de Chaînes, Fort-de-France (Martinique).



Gabriel débarqua galamment sa passagère.

et, sèchement, déclara qu'elle allait partir.

Pendant ce temps, Laura conversait téléphoniquement avec Kate qui se trouvait à Paris :

(Suite de la page 7.)

— Je pense, disait-elle à sa secrétaire, que nous serons à Rome demain ou après-demain. Oui, c'est ça, partez ce soir-même... Mon voyage? Excellent, pas très confortable. Je suis avec des fous... Oh! non, pas dangereux! C'est très amusant!... Les journalistes? Non, pas vus; ils doivent courir encore après ma voiture vide... Et pour ma mort? Ils insistent?...

A ce moment précis, Mady et Edgar, en tenues estivales, et poursuivant leur chasse à la star, stoppaient devant la « trattoria » et s'installaient pour déjeuner à une table voisine de celle que venait de quitter Pégase. Celui-ci attendait devant la terrasse et accueillit Laura lorsqu'elle eut fini de téléphoner, tandis qu'Hermine, pincée, se tenait à l'écart en contemplant les embarcations du petit port.

Soudain, les journalistes aperçurent Laura et la reconnurent. Mady s'élança vers la vedette qui, stupéfaite, considéra avec étonnement cette forte personne volubile et décidée; mais déjà Gabriel, héroïque, s'était interposé :

— Laura! cria-t-il en ceinturant Mady. C'est la grosse femme!... Vite, à la voiture!... Mettez en marche! Conduisez jusqu'ici; je la tiens!

En effet, il tenait solidement Mady, qui se débattait comme un diable. Laura, qui s'amusait ferme à la pensée de se débarrasser si comiquement des journalistes, se ressaisit rapidement et exécuta la manœuvre indiquée par Gabriel : elle se mit au volant de la vieille voiture, la conduisit jusqu'au couple de lutteurs en laissant la portière ouverte; Gabriel, après un dernier croche-pied, abandonna Mady hurlante et sauta dans l'auto qui se mit à filer bon train. Edgar, qui était d'un naturel lent et rieur, s'était contenté de se divertir franchement de l'incident avec les badauds et les gamins d'alentour. Laura, qui menait la vieille voiture à la vitesse maxima, arborait un air de victoire et de délivrance et jouait « au film américain » en imitant le bruit des sirènes de police. A ses côtés, Pégase montrait un visage désolé : dans sa hâte de « sauver » Laura, il avait oublié Hermine à Vina Franca!

— Bah! objecta la jeune femme. Elle a sa méthode Assimil et son guide de l'Italie : elle s'en tirera!

— Oui, approuva Gabriel pour se donner du courage. Elle me rejoindra à Rome : elle sait où nous devons descendre...

Malgré cette sage affirmation, il restait sombre et inquiet. Bientôt, ils arrivèrent en vue de Pise, et Gabriel voulut visiter la Tour. Laura observait le visage mélancolique et ingénu de son compagnon; une sorte de pitié lui venait pour cet innocent, si courageux et si bon dans sa simplicité, auquel elle faisait jouer égoïstement un sot rôle de paravent et de bouffon.

— Vous êtes inquiet à propos de votre sœur? demanda-t-elle gentiment à la fin de la visite. Voulez-vous qu'on retourne là-bas?

— Non! fit Gabriel chaleureusement. Votre sécurité avant tout!

Sincèrement touchée, Laura se tut; il y eut un silence plein d'émotion.

— Je sais que je vous ai promis..., dit enfin Gabriel avec difficulté. Mais si vous vouliez tout me dire, je pourrais vous être bien plus utile...

— Dans quelque temps, promit Laura avec un demi-sourire, je vous expliquerai tout...

***

Cependant, deux nouvelles complications menaçaient la tranquillité et la retraite de Laura Lee.

Mady, rendue furieuse par l'incident de Vina Franca, avait arraché Edgar au plat de spaghetti qu'il prétendait déguster et l'avait précipité au volant de la voiture en lui ordonnant de brûler tous les obstacles. Assise près de lui, elle le stimulait avec de solides bourrades et jurait qu'elle rejoindrait Laura, morte ou vive.

De son côté, Hermine, en larmes et se tordant les bras, racontait sa mésaventure au capitaine de gendarmerie de Vina Franca. Par malheur, les renseignements confus qu'elle possédait sur la personne de Laura étaient de nature à intéresser énormément un policier :

— C'est une femme fatale! sanglotait la respectable demoiselle. Elle porte des pantalons! Elle a les cheveux teints!... Elle se cache! Elle a volé des documents sur un bateau!... Elle a volé mon frère aussi, avec la voiture!... Oh! Monsieur, dites-moi que vous retrouverez Gabriel!...

Retrouver « Gabriel » parut, en effet, très urgent au capitaine dès qu'il sut que ce frère fugitif était accompagné de la voleuse probable des documents du *Valparaiso*. Il demanda à Hermine un signalement précis du couple, qui fut bientôt transmis à tous les postes de police de la région. Après quoi, il annonça à Hermine qu'elle était libre.

— Qu'est-ce que je dois faire? murmura la pauvre fille, éperdue.

— Mais... allez à Rome, fit suavement l'officier, puisque vous devez y aller!

— Gabriel a tout l'argent sur lui! soupira Hermine avec effroi.

— Eh bien! reprit le capitaine avec une calme indifférence. Faites de l'auto-stop!

C'est ainsi que l'honorable Hermine Pégase, seule et égarée sur les routes italiennes, sans argent et sans soutien, en fut réduite à monter dans un camion bâché où voulurent bien la recueillir une vingtaine d'individus des deux sexes et de tous les âges, qui voyageaient cordialement en vidant des fiasques et en mangeant de l'oignon cru. Tout d'abord, elle se tint farouchement à l'écart de leurs libations et de leur bruit. Mais, quand elle eut enfin accepté une gorgée de vin, elle en accepta quelques autres, et la couleur de ses pensées changea comme par miracle. A la nuit tombante, le camion joyeux roulait toujours et Hermine, veste déboutonnée et chapeau renversé, chantait à tue-tête en brandissant une fiole de chianti.

Cette soirée-là était décidément placée sous le signe de Bacchus, car Laura et Gabriel, de leur côté, éprouvaient les vertus du vin d'Italie. Ils avaient choisi, pour dîner, un ravissant restaurant dont les charmilles donnaient sur le lac Trasimène. Laura portait une gracieuse robe d'été achetée à Pise, qui mettait en valeur sa beauté capiteuse et juvénile. Sur leur table, plusieurs fiasques vides attestaient qu'ils avaient vivement apprécié le chianti maison. Leurs propos, d'ailleurs, s'en ressentaient. Laura, plus que grise, prétendait aller sur-le-champ voir le Vésuve. Gabriel était encore assez lucide pour objecter que le Vésuve ne se trouvait pas à proxi-

Gabriel s'efforçait de réchauffer sa compagne transie.



mité, mais beaucoup plus loin, réalité géographique que la jeune femme semblait avoir beaucoup de peine à admettre. De même, Laura affirmait qu'ils se trouvaient sous une tonnelle de cytises. Or la tonnelle était de glycines, ce que Gabriel lui fit timidement observer. Mais Laura n'en voulut pas démordre et, après quelques nouveaux verres de chianti, Gabriel, tout à fait au point, proclama à son tour qu'ils dînaient parmi les cytises.

— C'est drôle!... constata soudain Laura avec la profonde gravité de l'ivresse. J'ai soif.

Cette soif, elle l'étancha avec une nouvelle fiasque, à laquelle Gabriel, lui aussi, fit grand honneur. Puis ils se levèrent et allèrent, non sans peine, s'accouder sur la terrasse au bord du lac. Cette situation rappela à Laura une scène d'un film qu'elle avait tourné à Hollywood, et elle se mit à murmurer des phrases du dialogue. Ensuite, elle chanta, en anglais, la chanson du film, une tendre mélodie qui racontait les peines d'un cœur brisé. La scène comportant une danse, elle chercha à entraîner Pégase, qui ne savait pas danser et auquel les vapeurs du vin donnaient le vertige. Il fit un faux pas, tomba de tout son long en entraînant Laura. Dans la chute, les lunettes de Gabriel se brisèrent, et il se mit à proclamer avec ravissement :

— Mais j'y vois très bien !... Je ne suis plus myope, je ne suis plus myope !... Et ça fait vingt-cinq ans que je porte des lunettes!

Deux guitaristes, d'une loggia, versaient sur les dîneurs des flots de musique.

— Le clair de lune! Les guitares! Des barques!... Soyons romantiques, Gabriel! proclama Laura en découvrant des canots amarrés au pied de la terrasse. Ramons sur les eaux!

Enthousiasmé par cette idée, Pégase, titubant, entraîna Laura jusqu'à une barque où le couple s'installa par un miracle d'équilibre. Puis Gabriel saisit les avirons et les actionna vigoureusement.

— Il y a des vagues! soupirait Laura, vivement secouée.



—Sans lunettes, vous êtes bien mieux !... remarqua Laura.

La tempête pourrait se lever! Rentrons!

Gabriel acquiesça gravement, rama avec frénésie, puis aida sa compagne à mettre pied à terre. Or la barque, solidement amarrée par une grosse corde, ne s'était pas éloignée de plus de deux mètres du bord. Ni l'un ni l'autre ne s'en était aperçu.

Soudain Gabriel, percevant un grondement bizarre, prêta l'oreille avec inquiétude.

— Un orage! proclama Laura pathétiquement.

Mais Gabriel, au sein de son ivresse, pensait cependant que ce tonnerre ressemblait beaucoup à une arrivée de motocyclettes. Aussi ne fut-il pas surpris, quelques instants plus tard, de voir apparaître, sur la terrasse, des policiers en uniforme qui se mirent à fouiller la nuit des lueurs de leurs projecteurs.

— L'orage s'éloigne! soupira béatement Laura qui, toujours dans les vignes du seigneur, constatait avec joie que les grondements avaient cessé.

— C'est la police! chuchota Pégase, dégrisé. Couchez-vous!

Il jeta sa compagne près de lui sur le sable et tenta de la maintenir immobile, dissimulée derrière une barque. Mais Laura Lee, ivre, avait oublié les aventures et jusqu'à l'existence imaginaire de Laura-gangster.

— La police? s'exclama-t-elle entre deux hoquets. Pourquoi faire?

Et elle clama avec force :

— J'ai sommeil! J'ai soif!... A boire!... Vive l'Italie!

Des cris de satisfaction jaillirent du groupe des policiers. Gabriel, éperdu, comprit qu'ils étaient repérés. Il regarda autour de lui avec désespoir : aucune autre issue que les eaux du lac. S'emparant de Laura qui résistait, il la précipita dans un hors-bord amarré parmi les barques; il sauta auprès d'elle et, héroïque, se mit à manœuvrer éperdument les manettes du tableau de bord. Soudain le moteur se mit à tourner et l'esquif, violemment propulsé en avant, rompit son amarre et s'éloigna vertigineusement sur les flots noirs.

Secouée, mouillée, fouettée par les paquets d'eau, Laura prenait enfin conscience de sa nouvelle aventure :

— Arrêtez, Gabriel! cria-t-elle. Rentrez immédiatement!

— Je ne veux pas! répondit Pégase, inondé, les cheveux dans les yeux. Je ne sais pas comment ça marche!... Mais n'ayez pas peur! On en sortira!... Tant que vous êtes avec moi, vous ne risquez rien!

Pour illustrer ces généreuses paroles, une demi-douzaine de balles sifflèrent autour de l'embarcation : c'était la police qui tirait. Épouvantée et comprenant que l'aventure passait, cette fois, du plaisant au tragique, Laura s'accrocha à Gabriel et ils roulèrent ensemble dans le fond du canot. L'embarcation fonça sur les eaux noires à une vitesse vertigineuse. Sur la rive, les lumières s'éteignirent, le claquement des balles cessa : la police avait perdu le hors-bord de vue. Triomphant, Pégase se dressa et son fier mouvement fit chavirer le canot, livrant les fugitifs aux flots du lac Trasimène.

Gabriel Pégase ne savait pas plus nager qu'il ne savait conduire un hors-bord. Par bonheur pour lui, la natation figure généralement dans l'emploi du temps quotidien des vedettes internationales. A peine gênée par sa robe, Laura empoigna Pégase et nagea avec lui vers la terre, qui se trouvait heureusement assez proche. Ils abordèrent sur une petite plage et distinguèrent, dans la clarté lunaire, une végétation de palmiers et d'arbustes. Déjà Gabriel, en plein roman d'aventures, se grisait de formules héroïques :

— Nous sommes mouillés, mais libres!

— En effet! approuva Laura avec ironie. Vous pouvez être fier de vous!

Penaud, Gabriel se mit à réfléchir à la topographie des lieux et aux îles qu'enfermait le lac Trasimène.

— Si mes calculs sont exacts, dit-il, nous sommes dans la plus petite des îles. Elle est inhabitée.

Laura haussa les épaules avec humeur. Elle était mouillée; elle avait froid; elle eut volontiers envoyé au diable ce nigaud qui, avec sa manie de la prendre pour une héroïne d'histoires policières, l'entraînait dans des aventures ridicules et dangereuses.

— Vous m'en voulez? murmura Gabriel d'une voix désolée. Mais ce n'est pas ma faute : c'était pour vous. J'ai vu la police... vous êtes si belle... vous êtes... Ce serait terrible s'ils vous arrêtaient... Laura... Laura... Je ne suis pas responsable, moi...

— C'est pourtant vrai! acquiesça Laura en soupirant. Venez vous asseoir près de moi.

Ému et ébloui d'avoir obtenu son pardon, Gabriel rejoignit Laura sur la pierre qui lui servait de siège.

— Vous avez froid? dit-il en constatant que la jeune femme frisson-

Pendant que Gabriel maîtrisait la journaliste, Laura et l'ambassadeur sautèrent dans le camion.





Laura, en costume Renaissance, fit une entrée sensationnelle.

nait. Quand Hermine a froid, je lui frotte le dos. Voulez-vous que j'essaie ?

Tandis qu'il se livrait avec application à cette opération délicate, Laura, réchauffée et ranimée, l'observait attentivement : il avait ôté son ridicule petit veston qui, mouillé, séchait sur une branche; il n'avait plus de cravate; sa chemise était ouverte.

— Vous êtes beaucoup mieux, sans lunettes, proclama Laura. Pourquoi portiez-vous des lunettes ?

— C'est Hermine qui disait que j'en avais besoin, répondit candidement Pégase.

— Sans votre veste, reprit la star, vous paraissez beaucoup plus large. Vous ne seriez pas mal, si on vous arrangeait; vous seriez même très bien... Vous avez des faux airs de Cary.

Mais Gabriel ignorait absolument Cary Grant et toutes les autres gloires hollywodiennes. Ce qu'il savait très nettement, par contre, c'est combien la présence et les paroles de Laura le rendaient heureux. Soudain, il rompit l'enchantement en poussant un cri et en s'appliquant une formidable claque sur la joue : un vigoureux moustique venait de le piquer. En écho, Laura gémit :

— Je vais être défigurée !

Un nuage de moustiques les entourait. Ramassant hâtivement vêtements et chaussures, ils s'enfuirent et, s'éloignant de la grève, pénétrèrent dans les terres où ils choisirent, pour y passer la nuit, une petite clairière au milieu des palmiers. Laura se débarrassa de sa robe mouillée et, s'étendant sur une couche de verdure préparée par Gabriel, elle se recouvrit de palmes sur le conseil du jeune homme. L'idée était bonne; Laura sentit bientôt la douce torpeur du sommeil l'envahir. Gabriel s'installa à ses côtés et, armé d'une palme, se mit à chasser les moustiques afin que la jeune femme ne fût pas « défigurée ». Un affectueux attendrissement gagna Laura :

— Gabriel, commença-t-elle d'une voix ensommeillée, il faut que je vous dise... Je vous ai raconté des tas d'histoires, vous savez...

Mais Gabriel, qui faisait le guet, l'oreille tendue vers les bruits nocturnes, prit un temps avant de répondre :

— Quoi donc, Laura ?... Vous disiez ?

Laura balbutia deux ou trois syllabes indistinctes, puis se tut, profondément endormie. Gabriel la contemplait, en extase. Et le lendemain matin, au réveil, il la prenait toujours pour la touchante victime d'un gang international.

***

Ce réveil fut d'ailleurs des plus singuliers. Les deux naufragés avaient conscience d'être couchés sur le sol, recouverts de palmes, et pourtant ce qu'ils entendaient ressemblait absolument à la sonnerie d'un réveille matin. Gabriel, abasourdi, ouvrit les yeux le premier et ce qu'il vit était, en effet, un réveil, un réveil tenu par une main humaine.

— Debout ! Debout ! C'est l'heure ! disait une voix cordiale. Soyez les bienvenus. Vous êtes chez moi !

La main appartenait à un petit monsieur en robe de chambre, qui riait de tous ses petits yeux et de tout son long nez, et qui n'était autre que Son Excellence M. Rotubéra, l'ambassadeur qui avait perdu sur le *Valparaiso* des documents confidentiels.

— L'île est habitée ! s'écria Gabriel, sidéré.

— Il n'y a pas d'île ici ! proclama le petit homme. Elles sont là-bas, au milieu du lac.

— Nous avons traversé le lac sans nous en douter ! reprit Gabriel.

— Ah ? fit l'ambassadeur, ravi. Vous aussi, vous êtes distrait ? Moi, je le suis : je perds tout, j'oublie tout !... Tenez, il y a quelques jours, j'ai perdu... Ma foi, j'ai oublié ce que j'ai perdu !

— Ma conférence ! gémit soudain Gabriel, conscient, en effet, d'avoir perdu quelque chose, lui aussi. Elle est restée dans le lac ! Il faut que je la refasse, que je la récrive !

Navré par le ton désespéré de Gabriel, Rotubéra s'empressa :

— De quoi écrire ? Du papier ? Tenez, justement, j'en ai sur moi ! Il y a quelque chose de griffonné, on dirait, mais ça ne fait rien : écrivez derrière.

Il tendit à Gabriel une liasse de feuillets qu'il trouva dans la poche de sa robe de chambre. Aussitôt, le géomètre se mit au travail :

— J'effectue, murmura-t-il, une transformation homographique.

Pendant ce temps, Laura, qui s'était dressée en maintenant sur elle, à pleins bras, son vêtement de feuilles, demandait suavement à l'ambassadeur :

— Pourriez-vous vous souvenir du moyen le plus rapide pour aller à Rome ?

Ce mot « Rome » fit sursauter Gabriel et le tira de ses préoccupations géométriques. Il lui fallait, en effet, pour mettre Laura à l'abri, pour ne pas manquer le Congrès, gagner Rome au plus vite.

— Ma voiture ! se lamenta-t-il. Elle est restée de l'autre côté du lac !

— Vous avez perdu votre voiture ? s'écria l'ambassadeur, débordant de sympathie.

Et il proposa aussitôt la sienne.

Laura se rhabilla rapidement et brusqua le départ, de crainte que l'ambassadeur n'oubliât sa promesse.

— Vera Alexandrovna ! criait l'excellent homme. Nous partons pour Rome !

La grande-duchesse Vera était l'inséparable amie de l'ambassadeur, qui semblait goûter sa présence d'autant plus qu'elle ne parlait que le russe, dont il ne savait pas un mot. C'est dans cette pittoresque compagnie que Laura et Gabriel partirent pour ce qui devait être la dernière étape de leur étonnant voyage.

Au début, tout alla fort bien. La voiture de l'ambassadeur était rapide et confortable. L'ambassadeur oubliait tout. La grande-duchesse discourait en russe; personne ne lui répondait. Laura pensait à sa vie de star qui allait reprendre, à ses extraordinaires aventures de vacances, à cette histoire de la Renaissance, qu'elle allait tourner, et dont le dénouement ne lui plaisait pas... Soudain, à un croisement de routes, un immense panneau publicitaire apparut, annonçant la « sortie » d'un film joué par Laure Lee. Un portrait de la vedette y étalait ses splendeurs. Il était, par exception et par malchance, extrêmement ressemblant. Laura frémit. La grande-duchesse l'avait reconnue et s'exclamait en russe; c'était sans importance. L'ambassadeur, toujours distrait, se demandait à qui pouvait bien ressembler « cette ravissante personne qu'il venait d'apercevoir sur une affiche »; c'était fort bien. Mais il fallait que Gabriel ne vît pas ce panneau révélateur. Prise de court, Laura employa les grands moyens : elle étreignit Pégase, le renversa et l'embrassa passionnément.

Très troublé, Gabriel commençait la lecture de son théorème.



La grande-duchesse se récria en russe. L'ambassadeur applaudit, puis n'y pensa plus. Quand Gabriel revint à lui, n'osant pas croire à son bonheur, le panneau était déjà loin. Mais la liste des péripéties n'était pas close.

Comme on approchait de Rome, une voiture en panne apparut sur la route. Un homme était couché sous le véhicule, pour une problématique réparation. Une femme qui le regardait, accablée, se mit à faire des signaux désespérés en apercevant la voiture de l'ambassadeur. Celui-ci, bon diable, donna au chauffeur l'ordre de stopper. Aussitôt quatre cris, différents par le sens, mais non par l'intensité, se firent entendre : la femme était Mady Broque, de *L'Étoile du Soir*. L'ambassadeur, reconnaissant « la femme du bateau », sauta hors de sa voiture et se mit à courir sur la route. Laura, voyant apparaître le journaliste qu'elle redoutait, suivit promptement l'ambassadeur. Pégase, affolé, imaginait déjà « la grosse femme » exécutant Laura. Et Mady, le premier étonnement passé, clamait à l'adresse de la star et de l'ambassadeur :

— N'ayez pas peur!... Arrêtez! Ne partez pas!... Je ne veux pas vous faire de mal!

Mais Laura et Son Excellence couraient de plus belle. Soudain, un camion de maraîcher, roulant vers Rome, passa à leur hauteur; voyant un rassemblement, le conducteur, curieux, ralentit sa marche; profitant de l'aubaine, la star et l'ambassadeur sautèrent à l'arrière du camion dans les légumes. Le véhicule, prenant de la vitesse, les mit hors de la portée de Mady.

— Laura! Laura! cria Gabriel, désolé de voir partir sans lui son héroïne.

— Nous nous reverrons à Rome! cria de loin la jeune femme.

Ayant manqué une fois de plus son reportage sensationnel, Mady se rappela qu'elle avait un compte à régler avec Pégase, en qui elle reconnaissait son agresseur de Vina Franca. Elle sauta sur lui, le gifla, le roula dans la poussière et lui démontra qu'elle n'avait pas, pour sa protection, besoin du concours du sexe fort.

***

Tous les héros de ce sensationnel voyage se retrouvèrent à Rome et, contre toute prévision, y arrivèrent à temps. Hermine rejoignit son frère et assista avec lui au banquet des géomètres, dans les salons du grand hôtel *Via Veneto*. Laura retrouva son producteur, sa secrétaire et apprit que le cinéaste donnait le soir même, en l'honneur de sa vedette et de son film, une grande fête travestie « Renaissance italienne ». Edgar et Mady, dépannés, gagnèrent Rome sans autre incident et, en leur qualité de journalistes, se trouvèrent invités à la fête cinématographique. Son Excellence M. Rotubéra, en sa qualité de personnalité diplomatique, y était invité aussi et y vint flanqué de la grande-duchesse, laquelle avait été conduite à Rome par le chauffeur de l'ambassadeur.



— L'homme qui veut m'empoisonner !... s'exclama Laura.

Mais ce que Gabriel et Laura ignoraient, c'est que le banquet de l'un et la fête travestie de l'autre se déroulaient dans le même palace, simplement séparés par un étage.

Le Congrès déroulait donc ses fastes et, tandis que se succédaient, au dessert, discours et démontrations, Hermine constatait avec horreur que son frère, plongé dans de mélancoliques pensées, n'écoutait pas les propos géométriques internationaux, mais traçait obstinément sur la nappe le nom de « Laura ».

Pendant ce temps, Laura, que suivaient Kate et le producteur, descendait de sa chambre et se dirigeait vers les salons où dansaient les invités travestis. La star, la secrétaire, le producteur étaient, eux aussi, costumés en personnages Renaissance; mais cela ne simplifiait pas leurs rapports.

— Non, non et non! criait Laura en agitant sa jolie tête empanachée.

— Mais c'est la plus belle des morts, Laura! soupirait le producteur avec conviction. Les Borgia...

— J'ai dit non! interrompit le star. Depuis cinq ans, à Hollywood, tout le monde meurt empoisonné... Je suis déjà morte deux fois de cette façon-là. Je veux une mort qu'on n'ait jamais vue au cinéma, autrement je ne tournerai pas, là!

— Mais tout est prêt! gémit le producteur, atterré.

Furieuse, Laura décida de remonter chez elle et de ne pas paraître au bal. Devant cette menace, l'infortuné producteur promit tout ce qu'elle désirait, et la star, radoucie, voulut bien retourner sur ses pas et marcher majestueusement vers l'escalier qui menait à la fête Renaissance. Mais, ce faisant, elle passa devant une baie vitrée, qui donnait sur la salle du Congrès géométrique et Gabriel la vit.

Sidéré, il n'en croyait pas ses yeux : c'était bien Laura, Laura dans un costume Renaissance de haute fantaisie, qui laissait voir totalement ses jambes parfaites. Il faillit s'élancer, fuir vers elle. Mais déjà elle avait disparu et Hermine, aux abois, tirait son frère par la manche : l'un des orateurs venait de célébrer les travaux de Gabriel Pégase : on lui tendait le diplôme qu'avaient mérité ses découvertes; le moment était venu de prendre la parole, d'énoncer son théorème, de lire sa conférence.

Laura, elle, rejoignait alors ses invités, qui l'accueillirent avec des applaudissements et des murmures flatteurs. La star s'empressait, souriante et mondaine :

— Bonjour, cher!... Je suis si heureuse de vous voir!... Quelle merveilleuse soirée!

Et, entre haut et bas, elle disait à Kate :

— Je m'ennuie! Je voudrais le retrouver! Il était amusant, lui!

— Les vacances ne peuvent pas durer toujours! dit sagement Kate.

On pria la vedette de bien vouloir chanter; elle s'approcha du piano et commença le mélodie américaine qu'elle avait fredonnée au bord du lac Trasimène. Cette musique, cette voix arrivèrent aux oreilles de Gabriel Pégase qui, debout, entamait d'une voix tremblante un petit discours de remerciements. Il reconnut la voix de Laura, la chanson de leur soirée bachique et, du coup, perdit le peu d'assurance qui lui restait.

— Ta conférence!... lui soufflait Hermine, hors d'elle. Ton théorème!

Bégayant, perdu, Gabriel sortit de sa poche le texte qu'il avait reconstitué sur les feuillets prêtés par l'ambassadeur. Et, en levant les yeux, il eut l'ahurissement supplémentaire d'apercevoir l'ambassadeur lui-même, flanqué de l'inévitable grande-duchesse, l'un et l'autre en costumes Renaissance. Son Excellence venait de rencontrer, dans le hall, Mady et Edgar qui se rendaient à la fête travestie. Pour fuir les entreprises de « la femme du bateau » qui prétendait toujours lui arracher une interview, il avait poussé la première porte venue, entraînant Vera Alexandrovna qui n'y comprenait rien. Arrivé dans la salle du Congrès, il avait complètement oublié les raisons de sa venue, mais jugeant amusant de retrouver là Gabriel Pégase, il était resté, riant béatement du spectacle.

— Toute courbe cycloïdale

— J'ai dû vous paraître bien ridicule... observa Gabriel.



admettant pour base, lisait péniblement Gabriel, le centre imaginaire... du plan...

Ses mains tremblaient. Il voulut changer de feuillet pour continuer sa lecture, mais se trompa et lut le texte dactylographié au verso :

— ... du plan de toute importance... que l'escadre appareille sans délai, la bombe mentionnée explosant détruit dans un rayon de mille kilomètres tous bâtiments se trouvant en mer...

La surprise des géomètres internationaux était à son comble. Mais l'ambassadeur, lui, avait compris et bondissait joyeusement :

— Mes documents! Mes documents secrets, retrouvés! Merci, mon ami, je vous ferai décorer!

Il enjamba la table, étreignit Gabriel avec reconnaissance. Mais Mady qui, suivie d'Edgar, avait découvert la retraite de l'ambassadeur, s'interposa avec sa prestesse habituelle :

— Donnez-les-moi! dit-elle en tendant la main vers les documents. C'est un reportage sensationnel!

— Ne les donnez pas! hurla l'ambassadeur. C'est confidentiel!

Une bousculade indescriptible commença autour des documents. Hermine voulut s'en mêler et, croyant atteindre Edgar qui tentait d'arracher les documents des mains de Gabriel, elle gifla à toute volée un géomètre, qui lui rendit sa gifle. Tout le monde voulant prendre parti pour ou contre, le Congrès ne fut bientôt plus qu'une immense bagarre.

Les maîtres d'hôtel, devant ce spectacle incroyable, coururent chercher du renfort pour rétablir le calme. L'un d'eux se précipita auprès de ses collègues affectés à la fête travestie. Laura avait terminé sa chanson et les danses avaient repris.

— Venez vite! cria le maître d'hôtel à ses camarades. Ils deviennent fous! Au secours, à l'aide!

Voyant le personnel déguerpir, une des invitées Renaissance piaula :

— Qu'y a-t-il? Au secours! Il y a le feu!

Il n'en fallut pas plus pour que le cri « Au feu! » se répandît du haut en bas de l'hôtel. Une magistrale panique se déroula. Les seigneurs et les dames Renaissance se répandirent en se bousculant dans les jardins. Les congressistes, cessant de s'entre-gifler, quittèrent leur salle en renversant tout sur leur passage. Au milieu des hurlements et des piétinements, Mady se suspendait à l'ambassadeur dans l'espoir d'obtenir les documents; Hermine, échevelée, appelait Gabriel. Mais Gabriel, comme les documents, restait introuvable.

Gabriel, dans la bagarre, avait été projeté sous la table du banquet où il se déplaçait à quatre pattes, allant vers la porte de sortie. Les cris « Au feu! » ne lui inspiraient qu'une pensée : sauver Laura. Enfin il gagna la porte, fendit la bousculade et se jeta au dehors comme un fou. C'est dans le hall qu'il aperçut Laura fuyant vers les jardins.

— Laura!... cria-t-il du plus loin qu'il la vit. Me voici!... N'ayez pas peur!

— Gabriel!... répondit la jeune femme avec un élan sincère. Que je suis heureuse de vous revoir!...

Mais, comme Gabriel cherchait à entraîner la vedette, le producteur s'interposa :

— Ne partez pas! s'écria-t-il. Il n'y a pas d'incendie!

— Qui est-ce? demanda Gabriel en toisant sévèrement le gêneur.

— L'homme qui veut m'empoisonner! proclama Laura.

Instantanément, le poing de Gabriel Pégase s'écrasa sur le visage du producteur, qui s'en alla rouler sur le tapis. Et le géomètre, saisissant sa protégée d'un bras ferme, courut avec elle vers la vie, vers les verdures paisibles et sans flammes.

Arrivés là, ils durent bientôt se rendre à l'évidence qu'il n'y avait pas le moindre incendie dans l'hôtel. Peu à peu, les invités travestis regagnèrent la salle du bal. Mady, en pleine action, relevait sa longue robe Renaissance pour courir vers le téléphone et « passer » un « papier » sensationnel sur les incidents de la soirée. Dans un coin, l'ambassadeur, en loques, écroulé, piétiné, cherchait à comprendre ce qui s'était passé. Le calme revenait progressivement. Seule, Hermine, éplorée, continuait de croire à une catastrophe et parcourait l'hôtel en sanglotant, à la recherche de son frère.

Pendant ce temps, les « documents confidentiels », tombés à terre au cours de la bagarre, avaient rencontré un débris de cigarette encore allumé et se consumaient lentement, sous la table.

Lorsque Gabriel et Laura se trouvèrent seuls dans le jardin, la vedette avoua au jeune homme qui elle était et lui révéla comment les dangers, le gang et les poursuites étaient nés d'un simple quiproquo.

— Voilà! dit-elle en achevant ses aveux. Je voulais me distraire, oublier mon métier, ne pas voir de journalistes...

Gabriel était atterré. C'était l'écroulement d'un rêve et il avait la sensation, fort peu agréable, d'avoir été joué.

— Enfin! soupira-t-il. Vous vous êtes amusée, c'est le principal. Mais j'ai dû être bien ridicule!

— Non! s'écria Laura avec chaleur. Vous avez été magnifique. Pour vous, le danger existait, vous pensiez qu'il était réel. Par moments, vous avez été sublime!

Gabriel eut un timide mouvement d'objection. Puis il se résigna à avoir été sublime.

— J'irai vous voir au cinéma!... murmura-t-il comme pour se consoler.

Mais il ajouta, avec l'accent même du désespoir :

— Je n'aime pas le cinéma!

— Vous vous y ferez! affirma Laura, non moins lugubre.

Il y eut un silence troublé. Puis Gabriel demanda :

— Pourquoi m'avez-vous embrassé, dans la voiture?

— Parce que... parce que j'en avais envie! affirma Laura courageusement.

Gabriel la considéra un instant sans répondre.

— Embrassez-moi! dit-il enfin.

— Comment?... fit Laura, surprise.

— Embrassez-moi, répéta Gabriel avec simplicité. Ça nous fera un beau souvenir.

Laura le regarda profondément.

— Je crois, dit-elle avec douceur, que vous avez raison.

Elle se blottit dans ses bras et lui donna un long baiser. Un fracas infernal éclata près d'eux tandis que des fusées éclairaient la nuit. C'était l'heure du feu d'artifice — idée du producteur pour corser sa fête travestie. La vedette et le géomètre, sursautant avec effroi, se désunirent soudain. Les trois jours de vacances de Laura Lee, les trois jours d'aventures de Gabriel Pégase étaient terminés. Mais tous deux, désormais, en conserveraient le « beau souvenir ».

FIN

— Embrassez-moi, proposa Gabriel ; cela nous fera un beau souvenir...



NUMÉROS DÉJA PARUS :

Numéros à 8 francs.

58 — Espionne à bord.
59 — Contre-Enquête.
60 — Le Ciel peut attendre.
63 — 13, rue Madeleine.
64 — Le silence est d'or.
65 — La double énigme.
66 — Rendez-vous à Paris.
68 — Une Femme dangereuse.

Numéros à 10 francs.

79 — La duchesse des bas-fonds.
82 — Révolte à bord.
83 — Café du Cadran.
84 — Humoresque.
85 — Par la fenêtre.
86 — Buffalo Bill.
87 — Johnny Apollo.
89 — Le crime de Mme Lexton.
90 — Route sans issue.
92 — La blonde incendiaire
95 — San Antonio.
97 — Les caprices de Suzanne.
98 — Mademoiselle s'amuse.
101 — Une femme cherche son destin.
102 — Renégate.
103 — L'aveu.
104 — Après l'amour.
105 — Kenzi.
106 — L'exilé.
107 — Éternel conflit.
108 — Les Frères Bouquinquant.
111 — Une jeune fille savait...
112 — Shanghaï.
113 — L'aventure commence demain.
114 — Les condamnés.
115 — Les voyages de Sullivan.
117 — L'impeccable Henri.
118 — La maison du Dr Edwardes.
119 — Les anneaux d'or.
120 — Lettre d'une Inconnue.
121 — Les amoureux sont seuls au monde.
122 — Le secret derrière la porte.
123 — Carrefour du crime.
124 — Les passagers de la nuit.
125 — La Révoltée.
126 — Le Charlatan.
127 — Métier de fous.
128 — Ne dites jamais " adieu ! ".
129 — Correspondant 17.
130 — La Nuit blanche.
131 — Duel au Soleil.

Numéros à 12 francs.

132 — Deux amours.
133 — Le Carrefour de la mort.
134 — La Chartreuse de Parme.
135 — Ils étaient tous mes fils.
136 — Le Diable blanc.
137 — Depuis ton départ.
138 — Fandango.
139 — Les Dieux du Dimanche.
140 — Suprême aveu.
141 — La fière créole.
142 — Le droit de l'enfant.
143 — D'homme à hommes.
144 — Le mur des ténèbres.
145 — Femme ou maîtresse.
146 — Colonel Durand.
147 — Le pays du « Dauphin vert ».
148 — La voix du rêve.
149 — « Pattes blanches ».
150 — Aventure en Irlande.
151 — Prisonniers du destin.
152 — Étranges vacances.
153 — Ambre.
154 — Cinq tulipes rouges.
155 — Nuit de décembre.
156 — Olivier Twist.
157 — La valse dans l'ombre.
158 — Une femme par jour.
159 — Je la Romance.
160 — Ces Dames aux chapeaux verts.
161 — La Femme de l'autre.
162 — Fabiola.
163 — Capitaine de Castille.
164 — Jean de la Lune.
165 — L'homme aux abois.
166 — Le Retour.
167 — Les Amants de Vérone.
168 — L'appel de la forêt.
169 — Pour toi j'ai tué...
170 — Tous les deux.
171 — Ainsi finit la nuit.
172 — Les Anges marqués.
173 — Les Tuniques écarlates.
174 — Le sang de la terre.
175 — Mission à Tanger.
176 — Vengeance de femme.
177 — Une grande fille toute simple.
178 — Scandale en première page.
179 — La Passagère.
180 — Au Royaume des Cieux.
181 — La Femme aux cigarettes.
182 — Féerie à Mexico.
183 — Une si jolie petite plage.
184 — La Dame au manteau d'hermine.
185 — Les Oubliés.
186 — Au Grand Balcon.
187 — La fidèle Lassie.
188 — Le Procès Paradine.
189 — Envoi de fleurs.
190 — Señorita Toréador.
191 — Aux Yeux du Souvenir.
192 — Madame Miniver.
193 — L'homme de la Tour Eiffel.
194 — Éternel tourment.
195 — Lulu Belle.
196 — La Belle Imprudente.
197 — Amour et Cie.
198 — L'Atlantide.
199 — Échec à Borgia.
200 — L'inconnue n° 13.
201 — Chaînes conjugales.
202 — Minne, l'ingénue libertine.
203 — Étrange Destin.
204 — Le signe du Bélier.
205 — 30 secondes sur Tokio.
206 — Chéri.
207 — Madame Parkington.
208 — La cage aux filles
209 — Cœur secret.
210 — Amants en fuite.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 8, 10 ou 12 fr. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) *Pour envoi à l'étranger :* 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM
5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Aucun envoi contre remboursement.

L'Administrateur-Gérant : Gaston ALLEMANE.
Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.) — 9485-8-50. — Dépôt légal : 3e trimestre 1950.


12 fr.
MON FILM
Micheline Presle
(photo Lucienne CHEV